

V.J.M.J.

Yokohama, 17 juillet 1872

Ma très honorée Mère,

Je viens de recevoir vos bonnes lignes du 21 mai ; elles nous ont toutes consolées, Dieu soit mille fois béni de la santé qu'il vous a rendue ! Qu'il vous la conserve assez longtemps pour que vous puissiez voir un grand nombre de vos Filles au Japon, une vingtaine de maisons au moins ! J'en place partout dans mon esprit depuis que je suis ici ! J'en place dans les grandes villes : Osaka, Nagasaki, Kioto, Yédo, Koto, etc... Pensionnats, orphelinats. J'élève des hôpitaux magnifiques, des refuges etc, et tout cela aux dépens du Diable, car c'est sur les débris des temples consacrés aux idoles que je fais toutes ces fondations, en dépit des dieux monstres, des Dieux colosses qui peuvent s'y trouver encore, (un bon nombre sont déjà dans la poubelle). Vous êtes heureuse, n'est-ce-pas, ma Vénérée Mère, d'avoir en moi un si habile architecte ? Oui, je vous vois rire en me reprochant de vous avoir volé votre vocation, d'avoir pris dans ce pays-ci la place qu'enviait votre zèle pour Dieu et le salut des âmes. Maintenant, ma bonne et bien-aimée Mère, je ne vous ai pas tout pris, la plus belle part vous reste : il faut peupler tous ces vastes et nombreux établissements d'âmes ardentes et généreuses et nous les attendons de votre bonté, de votre parfait dévouement. Si l'état du Noviciat vous attriste, ce n'est qu'un moment d'épreuve et j'ai confiance, comme vous ma Mère, que notre présence au Japon sera pour notre cher Institut une source de grâces, de bénédictions. Oui, vous pourrez nous envoyer des sujets et bientôt, et autant qu'il nous en faudra. Comptez bien, chère Mère, que nous serons obligées d'ouvrir des classes à Yédo avant la fin de l'année ; le Gouverneur japonais n'aura pas plus tôt vu nos commencements ici, qu'il nous voudra dans la Capitale de cette île. C'est ce dont tout le monde m'assure. Ils ont tous soif d'apprendre le français et l'anglais, on leur en donnera !... Ils seront pris à l'amorce.

Nous avons déjà reçu la visite d'un prince japonais de la province de Kioto, un Français nous l'avait amené. Il témoigna beaucoup d'étonnement quand celui-ci lui dit que nous n'étions pas mariées, que nous ne vivions que pour faire du bien, pour donner de l'édification, recueillir les orphelins, soigner les malades, que nous nous privions de tous les plaisirs, de toutes les joies du monde, etc... A chacune de ces énumérations, le prince se tournait de mon côté pour me saluer avec le plus profond respect, et en faisait autant à chacune de nos sœurs. Je l'ai prié de nous écrire son nom, ce qu'il a fait avec un contentement marqué. Il a voulu avoir le nom de chacune de nous. Il nous a fait dire que sa dame commençait à tricoter ; c'est une dame française, ex-servante qui fait son éducation, elle sait dire : bonjour Monsieur, Madame, Papa, Maman, etc, etc... Je lui ai montré quelques ouvrages de nos enfants de Singapore ; ils ont été grandement admirés par lui et les trois Rothschilds qui l'accompagnaient. Il a accepté avec reconnaissance une jolie paire de pantoufles et je lui ai

promis d'écrire à la princesse son épouse et de lui envoyer un autre petit ouvrage. Demain, je recevrai la visite du Gouverneur japonais de Yokohama. Nous espérons qu'il nous concédera un beau terrain que la Légation anglaise doit rendre sous peu. Dieu veuille disposer son cœur à cette concession qui nous serait très avantageuse; non seulement le terrain est bien situé sur une élévation au centre de la ville, mais il avoisine le jardin de l'hôpital. Nos deux maisons se toucheraient (car nous aurons l'hôpital à diriger), cela nous irait très très bien.

Nous aurons à faire les dépenses du terrain, des bâtisses, de l'ameublement etc, etc, mais ne vous en inquiétez pas, pourvu que vous nous donniez des Sœurs et des Sœurs toutes dévouées, l'argent se trouvera, l'argent se trouvera. Singapore soutiendra cette mission, et tant qu'il sera nécessaire; la Providence ne nous a jamais fait défaut et elle ne commencera pas à se montrer avare quand il s'agira du Japon.

Nous avons fait un grand sacrifice en nous privant de quatre sœurs pour assurer à notre cher Institut la belle mission si enviée de tous les ordres religieux ; nous ne le regrettons pas. Déjà le bon Dieu nous en a dédommagées un peu en nous envoyant une jeune fille de Saïgon. Elle est Française, Melle de Grandpré. Nous la connaissons, elle a passé près de dix-huit mois chez nous. Sa mère a fait tout ce qu'elle a pu pour l'empêcher de nous venir. En passant à Saigon, je n'ai pu la voir, depuis vingt jours, elle était prisonnière par la mère, mais j'ai trouvé là un ami dévoué de notre maison qui m'avait bien promis que de gré ou de force il la délivrerait et l'enverrait à Singapor. On m'apprend qu'il a tenu sa promesse et qu'elle vient d'arriver. Elle a un beau commencement d'anglais, elle pourra de suite nous rendre services. Je pense bien que sa Mère ne lui donnera pas un liard pour son trousseau et sa dot, mais que faire ?

Notre chère Saint Grégoire espère qu'une de ses nièces persévétera dans le désir qu'elle a de se donner au bon Dieu; elle l'engage à venir postuler à Paris. Elle a appris le piano, cela nous irait très bien. Veuillez donc, bien bonne Mère, l'admettre à l'épreuve du noviciat si elle se présente; je tâcherai de vous envoyer une petite traite si les parents ne pouvaient pas payer sa pension. Il nous faut des sujets, et il nous en faut beaucoup; aussi je tâche d'en tirer de partout.

Je viens d'écrire à Mr de Girardin, Directeur de la Sainte Enfance, je voudrais qu'il fasse imprimer ma lettre, voyez, ma digne Mère, ce que vous en pensez et veuillez la lui envoyer, ou mieux, la lui remettre vous-même si vous l'aprouvez.

Nous venons d'envoyer nos Prospectus en anglais ; on va les imprimer aussi en Japonais (en Nipon, Katoba, Japonaise langue). Nous avons déjà une dizaine de gentilles petites filles, dont huit Protestantes ; nous en aurons peu ce mois-ci et le suivant à cause des grandes chaleurs, mais de septembre à octobre, un bon nombre nous viendront. Les protestants nous font autant d'accueil que les catholiques.

Nous aurons aussi quelques demoiselles japonaises que nous pourrons mêler à nos Européennes sans qu'aucun parent le trouve mauvais : au contraire, si nous pouvons louer la jolie petite maison que je viens d'aller visiter, nous pourrons de suite avoir quelques petites Japonaises pauvres, cela me réjouirait bien le cœur et je sais déjà ce que le vôtre en éprouvera de bonheur. Nous aurons là aussi une petite chapelle dans laquelle la Réserve nous sera accordée; déjà notre autel et le tabernacle sont faits. Les Sœurs n'auront que de bien petits coins pour se coucher, mais il faut peu de place pour les lits japonais dont nous nous servons, et nos chères sœurs ne savent guère ce que c'est que de penser à soi-même. Leurs enfants seront bien, elles auront un petit jardin délicieux avec une vue ravissante. Cette maison appartient à un Français qui est allé revoir sa famille. La rente, comme toutes celles des maisons ici, est très élevée, quatre cents francs par mois, nous la garderons le moins possible. Si nous pouvons bâtir de suite, on pense que dans six mois nous pourrons être chez nous. Nos prix de pension sont assez élevés pour couvrir les dépenses si nous avons les enfants promises cela suffit pour commencer. Il nous faudra un piano, un harmonium etc etc. Il faut de la musique à tout prix, les Japonais l'aiment extrêmement, aussi du chant; le leur est affreux, ce qui ne les empêche pas de chanter partout. Nous avons eu froid les premiers jours que nous avons passés au Japon, maintenant il fait plus chaud mais ce n'est pas notre ciel brûlant de Singapore. Nos Sœurs, je l'espère, jouiront ici d'une bonne santé et celles de la Malaisie pourront y venir s'y remettre quand leur santé le demandera.

La langue Japonaise est plus agréable que la Chinoise et moins difficile parce qu'elle est polysyllabique. Les caractères sont les mêmes que ceux des Chinois, mais les sons et les tons ne sont pas les mêmes. Nos sœurs l'étudient de tout leur cœur, et moi aussi, avec une bonne paire de lunettes sur le nez, j'apprends le Bé a Ba et avec autant d'ardeur qu'elles, j'ose le dire. Je veux en savoir assez pour faire commencer cette langue à Singapore à celles des Sœurs qui pourraient plus tard être envoyées au Japon. Ce matin j'ai très bien su ma leçon ; si mon maître était plus généreux j'aurais eu certainement quelques bonnes notes.

Nous attendons la Visite de deux grands Officiers de la Cour de l'Empereur. Déjà ils sont à Iedo ; j'espère que nous pourrons faire preuve de talent en les saluant dans leur langue, ce qui ne les flatterait pas peu. Ne vous étonnez pas, ma bonne Mère, si un jour vous entendez dire que le grand Mikado est venu nous tirer sa révérence ou même nous a appelées jusque dans sa grande Capitale Kioto ; pour moi, je n'en serais nullement surprise et je m'y rendrais avec bonheur. Si j'avais des pantalons je crois même que je n'attendrais pas qu'il m'appelle. Les larmes me viennent aux yeux quand je vois que les commerçants étrangers vont partout, pénètrent jusque dans les palais des princes pour les tromper, leur arracher de l'or et que nos missionnaires et nous restons dans les ports. La Religion ici serait bientôt libre si les représentants de la France et de l'Angleterre avaient seulement gros comme un grain de Sénevé de foi, d'amour de Dieu. En place, ils ont beaucoup de prudence, de sagesse mondaine et ils ne recommandent rien tant que ces chères vertus-là. Quel malheur si en

parlant franchement de la religion à l'Empereur, à ses officiers, on allait maladroitement entraver le commerce!

Je viens de recevoir de bonnes nouvelles de Singapore. Le bon Dieu soutient le courage de nos bien-aimées sœurs, en prenant part à l'œuvre que nous sommes venues commencer ici, elles oublient leurs travaux, leurs fatigues. Il ne me tarde pas de quitter le Japon, mais bien de retourner au milieu d'elles et les soulager un peu; mais je voudrais avant savoir le terrain acheté, et le plan de la maison fait. Ma bonne sœur St Norbert ne voudrait pas être seule pour cela. Peut-être par la prochaine malle vous m'annoncerez que vous nous envoyez du secours, cela me soulagera bien le cœur vraiment...

Je serais bien heureuse si vous étiez appelée à Rome pour terminer l'affaire de nos Constitutions : vous-même n'en seriez pas fâchée et puis vous demanderiez au Saint Père une bénédiction particulière pour nos maisons ici. Nous avons été appelées et envoyées au Japon le jour de la Pentecôte, c'est pourquoi je voudrais un beau St Esprit sur notre premier autel ici. Puis donnez, bonne Mère, donnez un nom à cette maison que nous allons bâtir ; elle sera, je l'espère, un beau fleuron à votre couronne mais ce ne sera pas le dernier, Yédo va venir, et puis..., et puis...

Nous vous embrassons tendrement, ma Bien Vénérée Mère, bénissez-nous. Ah ! Si vous veniez nous voir à Sing Pen et ici, j'irais vous chercher avec bien du bonheur! Dites-moi oui...

Je suis, ma très Honorée Mère, avec les sentiments les plus tendrement respectueux

Votre très obéissante fille,

Sr Ste Mathilde

J'ai honte en voyant mes huit pages, on va dire que je vous fatigue, que je suis une indiscrète; c'est vrai, c'est vrai mais vous me pardonnerez j'en suis sûre et ne cesserez pas de me donner part dans vos saintes oraisons.

Mademoiselle de Louhans vit-elle encore? Prie-t-elle pour nous, pour moi en particulier.

Permettez-moi de nous recommander ici aux prières des chères Mères Assistantes, des bonnes sœurs anciennes et enfin des chères Novices.

Je voudrais bien avoir une occasion pour vous envoyer du thé du Japon.